

Francis Stevens  
Gertrude Barrows Bennett

# La Citadelle de la peur



MARIE BARBIER



# Francis Stevens

Gertrude Barrows Bennett

## La Citadelle de la peur

Dans le désert du Mexique, au cœur de Tlapallan, se terrent des dieux jaloux dont le culte se poursuit depuis des siècles. Lorsqu'ils découvrent cette cité cachée, les deux explorateurs Archer Kennedy et Colin O'Hara ne se doutent pas qu'ils vont susciter l'envie de l'un des plus malfaisants d'entre eux, le sombre Nacoc-Yaotl. Que cette divinité ombrageuse va chercher à les manipuler pour étendre son influence jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Et que O'Hara devra faire preuve d'un courage à toute épreuve pour protéger sa sœur ainsi que cette femme, mystérieuse et troublante, prisonnière d'un savant fou qui semble se livrer à d'horribles expériences sur les animaux.

*Dès 1904, Gertrude Barrows Bennett publie dans les magazines pulps tout en travaillant comme sténographe. Pionnière américaine de la dark fantasy sous le nom de plume de Francis Stevens, elle déploie sa verve de conteuse dans de palpitants romans. Paru en 1918, son plus célèbre, La Citadelle de la peur, est pour la première fois en version française.*

*Traduit de l'américain par Michel Pagel*

**LA CITADELLE  
DE LA PEUR**

DÉJÀ PARU

*Le Coffret des abîmes*, Marie Barbier Éditions, 2019

Titre original: *The Citadel of Fear*

Originellement paru en feuilleton dans le magazine *The Argosy*, 1918

Pour la traduction française :  
© Marie Barbier Éditions, 2020

ISBN: 978-2-491147-02-1

FRANCIS STEVENS  
GERTRUDE BARROWS BENNETT

# LA CITADELLE DE LA PEUR

*Traduit de l'américain par Michel Pagel*

MARIE  BARBIER



## CHAPITRE PREMIER

### Caché dans les collines

– Ne me laissez pas... tout... dans...

Le chuchotement était à peine audible, mais l'homme de haute stature qui ouvrait la marche d'un pas lourd sur le sable meuble l'entendit pourtant et s'arrêta, quoique sans se retourner. Il resta en place, la tête basse, le dos voûté, comme si le cruel éclat du soleil nu jetait un poids authentique sur ses épaules. Celui qui le suivait se traîna encore un peu dans un suprême effort, puis ses jambes le trahirent et il tomba face contre terre.

Le premier considéra avec apathie son compagnon animé de mouvements convulsifs, puis il leva la tête et observa à travers un voile de plus en plus rouge le vaste enclos de torture dans lequel ils étaient tous les deux pris au piège.

« Le soleil, songea-t-il, s'était changé en monstre pour avaler le ciel. » Il n'y avait plus trace de bleu. Du cuivre en haut, du fer chauffé à blanc en bas, le tout teinté d'écarlate par une pellicule de sang sur des yeux tourmentés par le sable : au-delà de trente mètres, la vue se troublait, devenait inopérante.

Ce fut dans son champ de vision qu'une créature descendit en voletant et se posa gauchement sur le sable, ses longues ailes à demi déployées, sa tête jaune baissée, emplie de l'audace que lui conférait une ignoble avidité.

– Toi ! lança l'homme d'une voix rauque en agitant vers la bête un poing imposant. Tant que je pourrai mettre un pied devant l'autre, ni lui ni moi ne te servirons de dîner !

Sur ces mots, il s'agenouilla près de son compagnon prostré, passa un des bras inertes autour de son cou, banda les muscles puissants de ses épaules pour soutenir le poids du corps, et se redressa avec peine. Vacillant, il resta un moment immobile, les pieds écartés, puis il reprit sa progression en titubant. Le vautour pape s'écarta en battant des ailes, paresseux, avant de prendre son essor et de recommencer à décrire des cercles patients.

Après des années en enfer, où il était condamné à transporter pour l'éternité un intolérable fardeau à travers des mers de feu et de fumée, l'homme de haute taille retrouva une étincelle de raison – en se découvrant allongé à plat ventre, les bras et la poitrine immergés dans une fraîcheur liquide, et avalant de l'eau aussi vite, aussi avidement que le lui permettaient sa langue et ses lèvres enflées.

Avec une maîtrise de soi qui sauva deux vies, il se contraignit à cesser de boire, mais s'aspergea copieusement et laissa jouer ses mains dans une eau à laquelle il croyait à peine, tout en remerciant Dieu de sa réalité. La raison lui revint donc très vite et, quand sa vue s'éclaircit, il découvrit le cours d'eau qui valait le salut à des chairs desséchées par le soleil.

C'était un torrent profond, étroit et rapide, dont le flot sombre entraînait les bras par la force de son courant

turbulent. Jailli d'un défilé rocheux, il se perdait ensuite à nouveau au détour d'un piton incurvé.

Où était passée l'arène de torture chauffée à blanc ? L'homme se tenait à présent à l'ombre, dans une bienheureuse fraîcheur, bientôt revivifié. Mais... seul.

S'écartant de l'eau par un pur effort de volonté, il se frotta les yeux et regarda autour de lui. Non loin de là gisait une masse brune immobile, mouchetée de plaques claires poussiéreuses et terminée par une tignasse de cheveux noirs parsemée de sable blanc.

Avec une grande prudence, l'homme de haute taille se remit sur ses pieds et avança d'un pas incertain vers la silhouette prostrée. Puis il agita un poing rouge mouillé en direction de l'immense étendue scintillante au-delà des rochers.

– Tu nous as ratés, déclara-t-il avec un rire triomphant quasi enfantin, et tu ne nous auras jamais... pas tant que je pourrai mettre un pied devant l'autre !

Puis il entreprit de ranimer le compagnon qu'il avait porté à travers les tourments, baignant son visage, administrant le salut par filets prudents sur ses lèvres et sa langue noircies, sèches comme du cuir. Lui-même avait bu davantage et plus vite, son torse et son ventre douloureux le lui disaient, mais il ne prendrait pas de tels risques avec la vie d'un ami. Du visage, le sable fut chassé en petites rigoles blanches ; les muscles de la gorge reprirent du service pour des déglutitions convulsives.

Tout en s'affairant, le sauveur lançait un regard occasionnel au défilé d'où coulait la rivière. D'un côté une étendue aride, de l'autre de vastes surfaces de pierre nue et des rochers massifs dressés vers le ciel. Aveugle,

insensé, guidé par quelque force intérieure plus instinctive que raisonnée, il s'était arraché avec son camarade prospecteur des griffes sèches et brûlantes du désert. Les collines se révéleraient-elles plus clémentes ? On y trouvait de l'eau, mais abritaient-elles de quoi manger ?

Levant à nouveau les yeux vers le défilé, il constata que courait entre les eaux rapides et la paroi une berge assez large pour qu'on y marche. Une branche verte feuillue dérivait vers l'aval, agitée par le courant.

Tel le métal fondu qu'on retire du feu, le désert refroidissait quand se couchait sa chaudière, le soleil. L'intolérable blancheur se fit mystère pourpre, surmonté par une arche bleu tendre qui fonça peu à peu et s'incrusta d'un million de joyaux étincelants.

Sous les étoiles soufflaient de frais vents nocturnes, tels des rôdeurs silencieux et invisibles. Ils descendaient des rochers pour agiter comme avec des doigts curieux les cheveux des deux évadés du soleil.

Leur fraîcheur fit frissonner dans son sommeil le plus petit des hommes. L'autre roula vers lui et prit entre ses bras son corps dépourvu de couverture pour partager sa chaleur et son indomptable vitalité.

L'aube arriva en une suggestion de lumière gris-brun. Les étoiles baissèrent d'intensité, s'enfuirent en quelques instants, et un éclat safran nappa le désert d'un or transitoire. L'un des deux hommes avait peu dormi, l'autre beaucoup, mais ce fut pourtant le premier qui se leva avec vigueur de la roche nue et secoua le second pour le faire bouger.

– Nous avons retrouvé notre liberté, affirma-t-il, optimiste. Il est temps que nous le prouvions et, si un peu

d'eau fraîche ne nous suffit pas comme petit-déjeuner, cela doit nous encourager à trouver mieux. Venez, à présent. Levez-vous, monsieur Kennedy, que nous puissions nous mettre en quête.

L'autre obtempéra avec réticence. Son visage était glabre, en dehors du chaume sombre que lui valait un divorce de trois jours avec le rasoir. Ses cheveux noirs, ses yeux sombres alertes et le bronzage dû au soleil mexicain lui donnaient presque l'air d'un Indien.

Son compagnon, au contraire, était du type blond à taches de rousseur, qui brûle mais bronze à peine. Son jeune visage aux traits avenants flamboyait sous une tignasse de cheveux presque aussi rouges.

Près de deux mètres, mince, bien bâti, les épaules larges et souples, la taille fine, Colin O'Hara avait l'air de ce qu'il était : un robuste Irlandais qui n'atteindrait pas sa pleine puissance avant plusieurs années, mais restait, à vingt ans, plus fort et résistant que la plupart des hommes. Sous sa chemise de flanelle usée, les muscles n'étaient pas des masses proéminentes, mais présentaient de longues courbes souples, promesse d'une endurance inépuisable.

– Venez, répéta-t-il. On nous attend pour le petit-déjeuner en haut de l'arroyo.

– Qui ça ? Oh... encore une de vos bêtises, hein ? Ne peut-on même pas mourir de faim sans que ça vous inspire des plaisanteries ?

– Et pourquoi mourrions-nous de faim, petit homme ? Tenez, apaisez un peu votre énervement avec ça !

O'Hara lança quelque chose que Kennedy attrapa entre des mains empressées et regarda à peine avant d'en percer de ses dents la peau gris-vert.

– Une poire *lechera*, hein? Il déglutit, mordit à nouveau. Où l’avez-vous eue?

L’autre désigna le torrent :

– Elle est arrivée par là hier soir, et je l’ai sauvée en me disant que vous auriez peut-être besoin d’un petit encouragement dans la matinée.

– Une seule? interrogea Kennedy avec un coup d’œil soupçonneux et avide.

– Une seule.

Ayant vite achevé la pulpe laiteuse, il rinça le jus visqueux de son visage et de ses mains puis sourit.

– Alors vous êtes bien bête de l’avoir donnée en entier... Trop pour que j’y croie. Combien en avez-vous mangé, en fait?

L’Irlandais fronça ses sourcils roux et se détourna.

– Je vous l’ai donnée en entier pour ne pas avoir besoin de vous porter, renvoya-t-il. Hier m’a suffi.

Il partit à grands pas vers l’amont. Kennedy le suivit, couvant son large dos d’un regard maussade.

– Allons, Bottes, lança-t-il au bout d’un moment. Vous savez que je disais juste ça comme ça. Vous m’avez sauvé la vie, je le reconnais, et... merci pour la poire.

« Bottes » (surnom probablement issu des bottes en cuir épais chaussées par le jeune Irlandais pour traverser le désert) renvoya un bref « C’est bon » et continua de marcher d’un bon pas. Il n’était pas homme à se quereller pour une raison aussi futile.

Quant à leur objectif du moment, même le plus optimiste des deux n’espérait qu’une vallée inhabitée où les fruits sauvages et le gibier qu’ils pourraient attraper sans armes leur procureraient une survie précaire.

Stérile, dépeuplée, abandonnée même des Indiens, la région avait très mauvaise réputation. *Collados del Demonio*, l'appelaient les Mexicains – les collines du Démon. Les deux prospecteurs avaient atteint sans problème Cuachictin, à l'orée du désert. Porfirio Diaz conservait à l'époque sa poigne de fer sur la gorge du Mexique, aussi même un *puerco gringo* pouvait-il y circuler en sécurité.

À Cuachictin, cependant, nul ne les avait encouragés à aller plus loin. Kennedy avait tenté en vain de persuader un membre de cette communauté indienne de leur servir de guide. De l'or ? Oh, oui, il y avait de l'or dans les collines. Des pépites aussi grosses que le poing... Oui. Mais aussi des démons.

Ne savait-on pas que, dans l'ancien temps, tout Anáhuac était habité par des géants ? Même de nos jours, en labourant de nouveaux champs, on avait de bonnes chances de déterrer leurs os gigantesques. Leurs terribles spectres blancs infestaient les collines. Ils y chassaient avec pour compagnons les fantômes de couguars blancs. Ils arrachaient la tête des hommes et l'avalaien, avec leur âme, comme des graines de melon. Non, non ! La couverture n'était pas tissée ni le couteau forgé qui paierait un homme pour se faire dévorer jusqu'à l'âme par des démons !

En l'étrange rondin brun à moitié pourri qu'ils avaient fini par produire pour étayer leur histoire de géants, Kennedy avait reconnu un fémur de mastodonte ! Les prospecteurs, ayant abandonné tout espoir de vaincre une superstition ancrée dans la préhistoire, s'étaient mis en route seuls.

Certes, ils avaient atteint leur but, les collines, mais avec leurs mains nues pour tout équipement et, en guise de provisions, l'espoir de ce que pourrait offrir le pays lui-même.

Ils suivirent donc le lit incurvé du torrent, ombragé par des falaises saillantes. Le défilé s'élargissait. Atteignant un virage serré des murailles rocheuses, ils le franchirent.

– Par tous les saints ! s'exclama Bottes. Vous avez déjà vu une chose pareille, monsieur Kennedy ?

Kennedy ne répondit pas. Si la gorge avait dévoilé une fosse de soufre enflammé, ni l'un ni l'autre ne se fût arrêté plus abruptement ni n'eût ouvert des yeux plus éberlués.

Leur émotion, toutefois, était à l'opposé du désarroi. À leurs yeux torturés par le sable, épuisés par le soleil, la vue qui s'offrait semblait à peine moins bénie que le paradis.

Des deux côtés s'élevaient des flancs rocheux parallèles escarpés, couverts de bois épais, enserrant une vallée luxuriante emplie de fleurs et de fruits. En son centre sinuait le cours d'eau, large et peu profond, entre des berges plaisantes. Ce n'était qu'en atteignant le défilé qu'il s'enflait en un sombre torrent de révolte.

Mais la scène révélait un fait plus accueillant encore que les fleurs, les fruits ou la rivière clapotante. Les arbres fruitiers poussaient en rangs bien ordonnés. Les *pina noñas* levaient leurs piquants acérés en files à l'alignement militaire. Le long du cours d'eau, un chemin de terre menait à ce qui confirmait tout le reste : des murs blancs éclatants à l'autre bout de la vallée.

– Une plantation ! s'écria enfin Kennedy. Une plantation dans les *collados del Demonio* ! Alors qu'aucun rapport

ne mentionne un seul mètre carré de terre cultivée à deux cent cinquante kilomètres à la ronde.

Bottes eut un large sourire chaleureux.

– Les rapports sont des menteurs. On est peut-être tombés sur la maison du vieux démon des collines lui-même. Si c'est le cas, il nous doit un petit-déjeuner pour l'avoir déniché!

Avec la détermination des hommes affamés, ils se dirigèrent droit vers les taches blanches étincelantes qui révélèrent, comme ils l'avaient supposé, la maison en briques d'argile d'un fermier.

Dans les orangeries, fleurs et sphères dorées bien formées prospéraient côte à côte. Sapotilles, poires laiteuses et prunes, un million de globes rougissants apportaient la preuve d'un sol généreux et d'un climat favorable. Des nuages de papillons cramoisis, bleus ou d'un vert métallique voletaient parmi des colibris dont le plumage rivalisait de luminosité avec leurs ailes. Des passereaux bleus au chant musical, des canaris sauvages et de petits perroquets aux couleurs vives habitaient les arbres tel un vif arc-en-ciel.

– C'est le jardin d'Éden sans le... commença Bottes, quand *frrr-t-t-t-!* retentit un avertissement sec dans les hautes herbes au bord du chemin. L'Irlandais s'inclina en un salut moqueur en direction du son.

– Je vous demande pardon, monsieur le crotale! Le jardin d'Éden, auquel ne manque même pas le serpent, voilà ce que je voulais dire.

– Retenez vos plaisanteries idiotes quand on atteindra la maison, gronda Kennedy. Certains de ces Mexicains sont susceptibles comme des diables.

– Vous les apaiserez en faisant la grimace, ricana l'Irlandais. Mais... dites donc, vous voyez ce que je vois, monsieur Kennedy? Ce n'est pas une ferme, c'est toute une hacienda qui nous attend là.

En effet, à la place de la *casa* en argile commune des petits fermiers, les arbres désormais clairsemés révélèrent une propriété bien plus imposante. Très étendue, le toit plat, les murs seulement visibles par plaques éparses entre des rosiers grimpants luxuriants, c'était une résidence digne de tout riche Mexicain. La trouver dans ces collines revenait toutefois à découvrir un manoir digne de la Cinquième Avenue au cœur de la jungle de Bornéo.

Le mince filet de fumée qui sortait d'une cheminée, sans doute au-dessus de la cuisine, constituait l'unique signe d'activité visible. Il apparut soudain aux deux hommes que, dans toute la plantation, ils n'avaient pas vu un seul *peón* au travail.

L'hacienda était très silencieuse. Derrière les murs de sa cour intérieure, aucun chien n'aboyait, aucun coq ne chantait. Sans le tumulte musical des petits oiseaux, les visiteurs auraient aussi bien pu s'aventurer dans une vallée figée par magie.

– Là où il y a de la fumée, il y a du feu; là où il y a du feu, il y a à manger, déclara Bottes. Le cuisinier est réveillé, et il est honteux que les autres dorment encore alors que le soleil est levé depuis deux heures. On entre directement ou on frappe, monsieur Kennedy? Vous savez mieux que moi ce qui est estimé convenable dans la région.

– Frappons, répondit sèchement son compagnon.

Il considérait l'hacienda d'un air soupçonneux, mais c'était là son attitude normale envers le monde. L'Irlandais n'y prêta donc aucune attention et s'avança avec audace vers les portes en bois ouvertes qui fournissaient à travers deux arches une agréable vue du patio, avec ses palmiers, ses gais lauriers-roses et sa fontaine tintinnabulante. Il frappa bruyamment du poing un des battants.

Presque aussitôt, l'appel entraîna une réaction. Légère, pieds nus, une enfant arriva en courant entre les palmiers, mais se figea en remarquant que les visiteurs lui étaient inconnus. C'était une assez jolie petite de trois ou quatre ans : les cheveux noirs ondulés, les yeux sombres lumineux et solennels, et la peau étonnamment claire et rose pour une Mexicaine. Sa robe brune était un simple sac de fibre d'agave – propre, cependant, et brodée avec minutie.

– *Buenos días, chiquita*, lança Bottes, dont l'espagnol, quoique affligé d'un terrible accent, était en général compris. *Esta usted sola en la casa ?* (Vous êtes toute seule à la maison ?)

La tête noire frisée s'agita en une dénégation grave. Puis le visage rond se creusa d'un grand rire et, courant droit à ce géant qui l'interrogeait, l'enfant leva des bras potelés en une requête fort claire. Riant aussi, l'Irlandais la souleva pour la poser sur son épaule à une hauteur impressionnante.

Kennedy eut une moue lasse et irritée.

– Allons-nous rester là toute la journée ? demanda-t-il.

L'enfant se pencha et le regarda par-dessus la tête rousse de son ami vivement choisi.

– Ba loin, commanda-t-elle calmement. Homme rouge gentil – entre. Homme noir ba loin... loin de loin!

Elle appuya cet ordre en anglais infantile inattendu par un ample geste de la main vers les grands espaces.

La joyeuse exclamation de Bottes devant ce choix et ce congédiement sommaire produisirent deux résultats : l'agacement de Kennedy augmenta, et un homme franchit une porte que dissimulait la première arche pour venir vers eux d'un pas rapide. Vêtu de blanc immaculé, l'aspect soigné et l'allure assurée, c'était sans doute le maître des lieux.

– Que signifie? Posez cette enfant, monsieur! Qui êtes-vous et comment êtes-vous arrivés ici?

L'Irlandais haussa les épaules, un peu vexé.

– Cette demoiselle ne court aucun danger, protesta-t-il. Nous cherchons simplement un repas et un abri, que nous serons heureux de payer avant de reprendre notre voyage.

Sans répondre, l'homme s'avança, descendit la petite de son perchoir et la posa à terre.

– File à la maison, ma fille, ordonna-t-il.

Avec un gémissement rebelle, elle entoura de ses petits bras la botte poussiéreuse de l'Irlandais. Prévoyant des ennuis pour cette jeune dame, ce dernier s'accroupit et brisa délicatement son étreinte.

– J'ai une petite sœur à la maison qui est ton portrait craché, fillette, dit-il, sauf qu'elle a les yeux comme des bleuets. Allez, ne pleure pas. On se reverra.

Comme elle persistait, son père s'accroupit à son tour, la souleva et la posa dans la direction désirée.

– Va... Rentre! ordonna-t-il avec une bienveillante sévérité qui, cette fois, emporta son obéissance.

Bottes la regarda partir avec regret, car il aimait les enfants. Il devait certes la revoir, comme promis, mais il ne la reconnaîtrait pas – quoique l'inverse ne lui eût pas épargné une terrible et amère douleur. Sur le moment, toutefois, elle n'était pour lui qu'une toute petite fille qui s'en allait à l'insistance de son père et se retournait pour agiter un bras potelé en un adieu réticent.

Quand elle eut disparu, l'homme se détendit.

– Vous m'avez surpris, expliqua-t-il. Nous avons rarement la chance d'accueillir des visiteurs, mais je n'avais pas l'intention de me montrer inhospitalier. Vous venez de...

– Du désert, répliqua Bottes, indigné. Cet individu le prenait-il pour un ogre mangeur d'enfants pour lui avoir retiré sa fille avec une telle anxiété?

Kennedy se montra plus volubile. Il se lança dans le récit pitoyable de leurs souffrances récentes ou, pour être plus exact, des siennes. Avant que l'histoire ne fût à moitié terminée, toute trace d'hostilité avait disparu chez leur hôte malgré lui.

– Entrez, entrez! s'exclama-t-il. Je ne vais pas vous laisser me raconter ces choses-là debout dehors. Entrez, et je vais vous trouver quelque chose à manger, encore que je ne puisse garantir ce que ce sera. Mon peuple...

Il s'interrompit, parut hésiter.

– Mes domestiques sont sortis pour la journée, conclut-il enfin. Je ferai de mon mieux et vous demanderai de pardonner les manques dus à leur absence.

Les deux hommes acceptèrent de bonne volonté quoique avec surprise.

Sortis pour la journée! songea Bottes. Je me demande bien où ils sont. Est-ce qu'il organiserait des pique-niques pour ses *peones*? Si c'est le cas, c'est un maître différent de tous ceux que j'ai vus dans ce pays d'esclavagistes.

Les ayant fait asseoir dans une grande salle à manger fraîche, haute de plafond et surmontée de galeries, leur hôte disparut pour revenir porteur d'un plateau chargé du butin cédé par sa propre cuisine désertée.

Le repas – du poulet, l'inévitable tortilla, des patates douces cristallisées dans le sucre, des bananes et autres fruits – était aussi typiquement mexicain que l'hacienda. En revanche, tout indiquait que leur hôte n'était pas d'origine hispanique.

Aucun Latino-Américain ne parlait l'anglais comme sa langue natale. En outre, s'il avait les yeux sombres et les cheveux noirs, quoique largement parsemés de gris, son visage aux traits vifs et bien dessinés trahissait une ethnie plus nordique.

– Vous venez des États-Unis? interrogea Kennedy.

La question était trop brutale pour être courtoise, mais l'homme hochait la tête.

– Oui, je suis américain. Californien, quoique mes parents soient nés au bord du fjord Christiania.

– Ah, un homme du Nord?

Une lueur d'approbation passa dans les yeux de Bottes qui, ayant connu un ou deux Norvégiens, les avait trouvés honorables et courageux.

– Très content de vous connaître, monsieur...

– Je m'appelle Svend Biornson!

Le ton était si abrupt, défiant, que les visiteurs fixèrent involontairement leur hôte. S'il s'était attendu à soulever un autre type de surprise, il fut toutefois déçu. Il s'en rendit compte aussitôt et éclata de rire, comme pour masquer un étrange embarras.

– Pardon de ne pas m'être présenté plus tôt. On oublie les règles civilisées dans ce coin perdu. À présent, je suppose que vous seriez heureux de vous laver et d'enfiler des vêtements propres. Voulez-vous me suivre, messieurs ?

La chambre fraîche et aérée dans laquelle il les escorta ouvrait sur une des deux galeries surmontant la salle à manger ; ses trois fenêtres dominaient le patio et permettaient d'accéder à un long balcon. Il y avait là deux lits garnis de draps aux dentelles élaborées, des meubles en osier et une salle de bains équipée de grands brocs d'eau fraîche en terre cuite.

Du premier coup d'œil, Kennedy remarqua un objet posé sur une étagère au-dessus d'un lit. Il s'en empara sans vergogne et l'examina avec curiosité.

C'était une statuette de vingt-cinq centimètres de haut, en une porcelaine soigneusement polie mais non vernissée. Le visage, quoique plat, arborait une expression aimable et bienveillante. Sur la tête reposait une sorte de mitre ornée de points noirs. Une tunique aux broderies simulées par des émaux rouges, bleus et or, un collier doré, des guêtres mouchetées à l'instar du couvre-chef et des sandales d'un noir de jais complétaient le costume.

Le bras gauche soutenait un bouclier rond. La main droite tenait un bâton dont la partie haute évoquait un cou incurvé et une tête de serpent jaillissant d'un col ou d'un cercle de plumes.

C'était une très belle poterie, mais l'intérêt que lui portait Kennedy avait une autre raison.

– Quetzalcóatl, hein? fit-il. Ça vient de Cholula, ou vous l'avez trouvée par ici?

Biornson, qui ne l'avait pas vu faire, pivota en un éclair. Au grand étonnement de ses deux visiteurs, il était devenu blafard, comme s'il avait reçu un choc intolérable.

– Quetzalcóatl! s'exclama-t-il d'une voix trémulante. Que savez-vous de Quetzalcóatl, monsieur?

Kennedy lui rendit son regard avec une stupéfaction hébétée.

– Eh bien... cette statuette... (Il la souleva.) Je ne pensais pas qu'il en existait de pareilles hors du musée de Mexico. Vous en connaissez la valeur?

Lentement, les couleurs revinrent à Biornson et ses mains nerveuses se détendirent. Avec un autre de ses rires gênés, il retira à Kennedy le dieu de porcelaine.

– J'avais oublié cet objet, marmonna-t-il. Il appartient à mon épouse. Elle serait très contrariée s'il se brisait. C'est un porte-bonheur, vous comprenez. Superstition, bien sûr, mais pas pire que de jeter du sel par-dessus son épaule ou d'éviter de marcher sous une échelle – toutes ces bêtises-là. Je vais le porter dans sa chambre, si cela ne vous ennuie pas. Vous avez tout ce qu'il vous faut? Alors je vous laisse. Vous devriez dormir tant qu'il fait jour – rien ne vaut une bonne sieste – et le dîner sera prêt quand vous le désirerez...

Débitant toujours des formules hospitalières distraites, avec la statuette serrée fermement contre son torse, il s'éclipsa.

– Qu’a donc ce pauvre homme ? s’enquit Bottes. Est-ce qu’il croit qu’on lui volerait son pantin de porcelaine, à votre avis ?

Kennedy fit la moue et haussa les épaules.

– Ce Biornson, si tel est son vrai nom, me paraît assez bizarre, rétorqua-t-il. Pendant que nous sommes chez lui, il sera intéressant de surveiller ses excentricités.

Aussi épuisés qu’ils fussent, ni l’un ni l’autre ne trouva aisément le sommeil. Une atmosphère oppressante régnait dans cette vaste hacienda silencieuse. Le mystère de son absence d’occupants, celui de sa seule existence, ajoutés aux étranges manières de leur hôte leur emplissaient le cerveau d’énigmes. Ils restèrent allongés en silence, mal à l’aise, tandis que montait dehors une chaleur étouffante et que les oiseaux eux-mêmes cessaient leurs clameurs.

Du silence, toutefois, le repos naquit enfin, et l’après-midi était bien avancée quand ils se réveillèrent.

– Au fait, monsieur Kennedy, dit Bottes, pardonnez-moi de changer de sujet pour un fait récent : ce bibelot que Biornson vous a pris des mains, qu’est-ce que c’était ? Quetz... Quetz... Comment cela s’appelait-il ?

– Quetzalcóatl. Une vieille statuette aztèque. Au Yucatán, on trouve toutes sortes d’images en pierre ou en terre cuite parmi les ruines, mais pas comme celle-ci.

– Et ce Quetz... comment déjà ? Qui était-ce ? Une idole de ces pauvres païens, peut-être ?

– Le seigneur de l’air. Le serpent à plumes.

Kennedy était en général disposé à parler quand il pouvait étaler ses connaissances supérieures.

– La tradition veut que ce soit un homme, un prêtre, qui a ensuite été déifié pour ses exploits et son caractère bienveillant. On dit qu’il gouvernait le Mexique – alors appelé Anáhuac – durant l’âge d’or et, quand il a quitté son peuple, il a promis de revenir à la tête d’hommes aussi blancs que lui.

C’était un dieu blanc, voyez-vous. Voilà pourquoi, quand les Espagnols sont arrivés, les indigènes ont cru que le dieu perdu tenait sa promesse. Les statuettes qui le représentent sont assez communes, mais pas en porcelaine de cette qualité. Biornson m’a surpris, si bien que j’en ai bêtement révélé la valeur, mais je pourrais lui en offrir une somme correcte et faire tout de même un bénéfice. Un collectionneur de New York en donnerait presque n’importe quel prix.

– Ne vous imaginez pas qu’il ne sait pas ce qu’elle vaut ! On voyait dans ses yeux qu’il le savait.

– Que pensez-vous de lui, par ailleurs ?

– C’est un brave homme, qui n’élève jamais la voix... après la première minute.

– Vous avez remarqué comme il a bafouillé son nom ? Svend Biornson ! Je jurerais qu’il en porte un autre, et qu’il a de bonnes raisons de le cacher.

La réponse de Bottes fut froide et directe.

– Nous autres, Irlandais, nous détestons les mou-chards. Vous êtes prêt à descendre ?

Sauf par un regard noir, Kennedy ne réagit pas. Toutefois, comme leurs discussions les plus brèves s’achevaient en général par une dispute, son compagnon l’ignora et sortit sur la galerie de la salle à manger. Il n’y avait pas encore de bruit dans la maison mais, après

être descendus et avoir retrouvé le chemin du patio, ils y découvrirent leur hôte – et il n'était pas seul.

Une femme était assise sur un banc de pierre, près de la fontaine. Une personne grande et mince, à la beauté rare. Outre ses yeux et ses cheveux sombres, son teint de rose rappela à Bottes l'enfant qui les avait accueillis. Elle portait une robe simple, faite d'un tissu soyeux du même vert que les feuilles et, tandis qu'elle s'entretenait avec Biornson, sa main caressait les longues oreilles veloutées d'un chien de chasse blanc dont la tête reposait sur son genou.

Aucun des trois ne parut d'abord remarquer l'arrivée des invités mais, comme ils approchaient, la femme leva vivement la tête, surprise. Elle bondit sur ses pieds, et le chien, comme pour l'imiter, se dressa à son côté : une fois levé, il était presque aussi grand qu'elle ; un grondement de mauvais augure sortait de sa gorge.

– Couché ! lança sèchement Biornson. Il appuya sa main sur la nuque de l'animal. Messieurs, je ne m'attendais pas à ce que vous vous réveilliez si tôt.

Il avait empoigné le chien dépourvu de collier par son pelage blanc soyeux. Malgré cette prise mal assurée, désobéissante, la bête se pencha en avant, les yeux brûlant d'une menace plus sauvage que ses crocs dénudés. Comme elle paraissait sur le point de bondir, Biornson lui entourait l'encolure de ses bras. En un éclair, elle se retourna et tenta de le mordre au visage.

La femme, qui fixait les étrangers de ses yeux noirs surpris, parut alors s'aviser de ce comportement. Elle adressa au chien de douces syllabes indistinctes, dans un murmure, et lui qui avait tant détesté l'intervention de

Biornson se soumit sans protester. L'instant d'après, il était couché à ses pieds.

– C'est un bon chien, approuva Bottes, et vous le commandez encore mieux, madame. Puis-je m'enquérir de sa race ?

Avant que la femme ne puisse répondre, Biornson intervint :

– Ce n'est qu'un chien des collines. Voici les messieurs dont je t'ai parlé, Astrid.

Il fit les présentations dans les règles et, comme Bottes s'y attendait, la dame s'avéra être son épouse.

Le nom « Astrid » avait une consonance scandinave, et cette beauté pouvait fort bien être aussi nordique que son mari, mais ils eurent peu de temps pour l'examiner. Après quelques timides paroles de bienvenue, elle présenta ses excuses et le laissa s'occuper d'eux.

Tandis que sa silhouette vêtue de vert, avec le chien blanc pressé contre elle, disparaissait dans les ombres de la maison, les yeux d'un homme la suivaient avec une lueur d'intérêt qui ne devait rien à ses charmes.

C'étaient ses intonations qui troublaient Archer Kennedy. Que son accent ne fût ni américain, ni norvégien, ni espagnol, il eût été prêt à la jurer. Son physique la rendait de surcroît subtilement différente de toutes les femmes blanches qu'il avait jamais vues, même si pas une goutte de sang noir ne pouvait couler dans ces mains aux ongles pâles ni derrière ces joues de pétales de rose.

Jugeant le problème sans importance, il le chassa toutefois de ses pensées et s'en retourna à leur hôte.

## CHAPITRE II

### La femme-papillon

– Nous devrions nous coucher tôt, monsieur Kennedy, car je pense que nous partirons dans la matinée, dès que nous aurons emprunté ou acheté un moyen de transport.

Bottes se leva et jeta sa cigarette brune avec un geste impatient.

Il était désormais neuf heures. Depuis trente minutes, après un autre repas improvisé pris entre hommes, tous les trois restaient assis en silence.

Durant l'après-midi et la soirée, l'embarras de Biornson avait trouvé refuge dans une froideur et une réserve marquées. Il avait esquivé les questions ou calmement omis d'y répondre, mais un pli soucieux séparait ses sourcils et il s'était mis à regarder ses invités avec un air incertain, les lèvres serrées, les yeux rétrécis : de toute évidence, ils constituaient pour lui un Problème avec un grand P.

Bottes, plus expérimenté que ne le suggéraient son âge ou ses manières insouciantes, commençait à paraître lui aussi incertain. Ceux qui gardent des secrets disposent parfois de leurs problèmes d'une manière

désagréablement sommaire, et l'existence de cette vallée était sans aucun doute un secret.

Croire ignoré du monde par accident un joyau aussi étincelant au milieu des *collados del Demonio* incultes eût été folie. En toute logique, la plantation aurait dû être célèbre, ne fût-ce que pour son isolement.

Comment et pourquoi Biornson empêchait-il sa réputation de se répandre ? Depuis le début, les voyageurs sentaient quelque chose d'anormal dans la vallée. Plus le temps passait, plus les manières de leur hôte devenaient étranges, et plus ils en venaient à croire que rien n'y était normal.

Devant la suggestion à demi irritée de Bottes, Biornson se leva avec une alacrité suspecte, et Kennedy ne put que suivre le mouvement, bien qu'il fit la moue dans l'obscurité. Des heures durant, il avait attendu avec la patience d'un chat devant un trou de souris que leur hôte laisse échapper une phrase ou un mot imprudent qui lui donnerait la clef d'un mystère potentiellement lucratif. Le jeune Bottes et lui formaient toutefois un couple mal assorti, et il était plus ennuyé que surpris de voir l'impatience de son compagnon mettre un terme à son attente.

Les ayant pour la deuxième fois escortés à leur chambre, Biornson confia à l'Irlandais le chandelier à trois branches qu'il avait apporté et leur souhaita la bonne nuit. Il ferma la lourde porte derrière lui et, une seconde plus tard, retentirent des sons sur lesquels les visiteurs ne purent se méprendre, suivis par les pas peu pressés de leur hôte qui s'éloignait.

Avec un juron, Kennedy bondit jusqu'à la porte et manœuvra en vain la poignée. Comme ses oreilles l'en avaient informé, elle était non seulement verrouillée, mais barrée.

Avec la soudaine frénésie du prisonnier, il y donna des coups de pied, la martela de ses poings. Puis, faisant preuve de la même énergie futile et furieuse, il bondit à l'autre bout de la pièce et s'attaqua aux solides volets de bois qui, bien qu'il ne l'eût pas remarqué en entrant, étaient également clos.

Bottes, au milieu de la chambre, le chandelier à la main, observait son compagnon sous ses sourcils froncés. Au bout d'un moment, il posa les bougies, empoigna Kennedy par les épaules et le força à s'asseoir dans un fauteuil en osier.

– Ce ne sont pas des manières, lui reprocha-t-il. Voulez-vous donc effrayer madame Biorson avec vos coups et vos hurlements de *banshee* mâle? On ne vous a pas encore tranché la gorge, et il est peu probable que cela arrive.

– Espèce de jeune imbécile! fit l'autre avec une grimace. Allons-nous rester tranquillement assis en attendant qu'ils le fassent? Mettez donc à profit votre grande carcasse et aidez-moi à sortir d'ici avant que ne revienne ce maudit brigand!

– Il ne reviendra pas.

– Qu'en savez-vous?

– Ce ne serait pas logique. Pourquoi s'occuper de nous toute la journée, nous conduire ici sans autre garde que lui-même, et éloigner de nous sa femme et sa fillette de

crainte qu'elles ne laissent échapper un mot susceptible de les trahir s'il comptait nous assassiner pendant la nuit ? Nous avons dormi ici plusieurs heures : un petit coup de couteau aurait aussi bien pu régler le problème à ce moment-là. Et même mieux, puisqu'il nous a désormais mis sur nos gardes avec ses bêtises de portes verrouillées et de volets barrés.

– Les assassins ne sont pas logiques.

La première poussée de rage et de peur de Kennedy passait, remplacée par sa haine froide pour l'homme qui les retenait captifs.

– Vous avez été assez bête pour lui apprendre que nous avons de l'argent dans nos ceintures. Vous pouvez rester là si vous voulez être saigné comme un cochon et dévalisé, mais j'ai pour devise : frappe le premier, et frappe fort. Aidez-moi à sortir d'ici, et je vous montrerai comment on traite les types comme Biorson.

– Vraiment ? Alors écoutez-moi, monsieur Kennedy, et rappelez-vous que, quoique vous soyez plus âgé que moi et ayez peut-être reçu une éducation plus raffinée, c'est tout de même moi le plus fort, au bout du compte. Vous allez donc cesser de vous agiter et vous étendre ou rester dans votre fauteuil jusqu'à ce que j'estime bon d'agir. Ensuite, vous ferez ce que je vous dirai et pas autre chose. Comprenez-vous bien tout ça ?

Kennedy lui lança un regard noir furieux, sans répondre, mais l'Irlandais sembla considérer son obéissance comme acquise : il se détourna, inspecta rapidement la porte et les volets, puis se jeta sur son lit et s'allongea.

Le temps passa. Les bougies brûlèrent, leur flamme de plus en plus proche du chandelier, et une chaleur

étouffante s'installa dans la pièce, mais aucun des deux hommes n'adressa la parole à l'autre.

Une ou deux fois, Kennedy se leva pour faire les cent pas ou boire l'eau d'une cruche de terre cuite posée sur la table, mais la silhouette du géant sur le lit ne bougea pas d'un pouce. Les muscles d'acier d'un ours en pleine hibernation n'étaient pas plus détendus que ceux de l'Irlandais quand il n'en avait pas l'usage. Enfin, il bâilla, s'étira et s'assit.

– Nous allons partir, annonça-t-il froidement. Éteignez les bougies !

Il empoigna le bord d'un volet dont les gonds avaient du jeu. Le poussant vers l'extérieur, il parvint à le détacher et le posa avec précaution sur le balcon.

L'autre suivit d'un air maussade le dominateur Irlandais qui s'avançait sur le balcon. Les murs extérieurs de l'hacienda se dressaient autour d'eux, noirs et silencieux. Aucune lumière n'était visible.

« C'est un bien mauvais geôlier qui se fie uniquement à des portes et des volets, songea Bottes. Qu'il n'ait pas même posté le chien pour nous surveiller révèle son manque de pratique... Du moins, espérons qu'il n'ait pas posté le chien ! »

Ses bottes nouées autour du cou par leurs lacets, il enjamba prudemment la balustrade. L'instant d'après, il pendait par les doigts au bord du balcon, d'où il se laissa tomber pour atterrir presque sans bruit, malgré son poids, sur la terre battue du patio.

Une nouvelle fois, Kennedy le suivit mais, soucieux de ne pas risquer une jambe brisée, il improvisa avec les

draps une corde le long de laquelle il se laissa glisser – et fit ainsi plus de bruit.

Nul ne sembla toutefois les entendre : trois minutes plus tard, ils sortaient de l'hacienda. Une fois hors de la chambre, plus rien ne gênait leur évasion, car le portail était simplement fermé – ni verrouillé, ni barré, ni gardé.

Autour d'eux, la nuit était si noire, si oppressante, étouffante, qu'elle leur donnait presque l'impression de baigner dans une substance solide. Ils se trouvaient dans une région où la pluie, quand elle tombe, n'est qu'un intermède entre deux soleils ardents. Cette nuit-là, d'épais nuages surmontaient le monde, tel un couvercle posé sur l'air, qui le comprimait, le rendait lourd et insatisfaisant pour les poumons.

– Un orage se prépare, chuchota Bottes. Je ne comptais pas sur une nuit pareille.

– Vous y comptiez pour quoi ? renvoya Kennedy sur un ton déplaisant. Pour prendre un nouveau bain de sable ? Si vous êtes trop lâche pour régler nos comptes avec Biornson, laissez-moi y aller seul. Je me fais fort de le trouver et, une fois que j'en aurai fini avec lui, il sera trop heureux de nous fournir des provisions et tout ce qu'on voudra – s'il est encore en vie.

– Il sera temps pour cela demain. Par ma foi, petit homme, n'avez-vous donc aucune curiosité ? Je vous ai emmené ici pour percer le secret que Biornson est si déterminé à nous cacher, et vous ne pensez que vengeance et effusions de sang ! Cette vallée ne renferme pas toute la plantation. C'est une très grande hacienda. Il n'y a pas assez de cultures ici pour l'alimenter, et quelque

chose me dit que la chose ou l'endroit qu'il veut garder secrets se trouve à l'autre bout.

Nous allons le découvrir, puis nous laisserons ce pauvre homme en paix, puisqu'il a tellement peur de nous. Mais je saurai ce qu'il cache, ne serait-ce que pour lui faire comprendre que nous enfermer aussi grossièrement était une erreur.

L'autre jura en comprenant que Bottes n'était curieux que pour le principe. L'Irlandais s'écarta de l'hacienda, retrouva la rivière et ouvrit la marche sur le chemin qui en suivait le cours.

Kennedy jura à nouveau : il avait trébuché sur des feuilles d'agave pointues, avec des résultats déplorables, puis marché dans l'eau avant de réaliser qu'il avait atteint la berge. Son compagnon, lui, était d'excellente humeur.

Un éclair lointain, de temps à autre, leur donnait un aperçu crépusculaire du chemin, mais ils avançaient sinon à travers une obscurité étouffante, avec pour seuls guides la piste fréquentée sous leurs pieds et le clapotis de l'eau qui la flanquait. Le chemin se fit plus escarpé, plus difficile, laissant la rivière couler entre des berges de plus en plus hautes.

Un nouvel éclair jaillit, plus brillant et plus proche. Bottes s'arrêta si abruptement que Kennedy lui marcha sur les talons.

Une forêt de fougères géantes se dressait sur leur droite et devant eux, presque sur eux, semblait-il, une silhouette massive et grisâtre, au visage plat, arborait un déplaisant rictus.

La lumière était venue et repartie aussi vivement que s'ouvre et se referme le diaphragme d'un appareil-photo.

Quoique de nouveau aveugle, l'Irlandais leva les mains pour toucher ce qu'il avait aperçu.

– De la pierre! Sa voix était distinctement soulagée. Ce n'est qu'une grande statue au bord du chemin.

Il gratta une allumette et la leva. Deux mètres au-dessus de sa tête, un visage gris semblait le contempler. Le sourire de la statue paraissait vivant à la lumière vacillante – vivant et menaçant, mais Bottes le lui rendit avec bonne humeur.

– Pauvre idole païenne! Tu m'as fait sursauter. Aztèque, selon vous, monsieur Kennedy?

– Bien sûr. Tlaloc, dieu des collines et de la pluie, ou je me trompe fort. Oui, la croix des Tlaloc est gravée à son pied. Où allez-vous, à présent?

– Plus loin, bien sûr. Nous arrivons au col dont je supposais l'existence pour relier la vallée et les collines au-delà. C'est un au-delà que je désire explorer.

Le sentier était en vérité très étroit. Le bruit de l'eau montait en un murmure bas lointain. De ce côté là ne résidaient que les ténèbres et une sensation de vide. De l'autre, un occasionnel frôlement contre le visage ou la main rappelait les grandes fougères aux doigts végétaux tendus en travers du chemin.

Soudain, le sentier parut s'achever. Les pieds des voyageurs s'enfoncèrent dans de la mousse ou de la terre meuble, et Bottes heurta un tronc d'arbre inattendu. Les deux hommes s'arrêtèrent, hésitants.

Le silence était troublant. Pas un murmure dans les fougères, pas un cri d'oiseau nocturne. Même les bourdonnements d'insectes habituels étaient réduits, retenus,

si bas qu'ils se fondaient dans la tranquillité générale. Le couvercle de nuages pesait lourdement sur la terre. L'air dense pressait les tympanes, comme lorsqu'on descend dans une mine ou un puits.

Soudain, alors que les deux hommes tentaient de percer l'obscurité du regard, leur attention fut attirée par une lumière pourpre proche du sol, à quelque distance de là, sur laquelle se découpaient de hautes herbes minces et droites.

Bottes s'avança, perplexe. Comme il s'en approchait, la lueur flamboya vivement, d'une nuance pourpre plus marquée et, de l'herbe, monta une merveille portée par des ailes iridescentes.

C'était un insecte colossal évoquant un papillon de nuit de vingt-cinq centimètres d'envergure. La lumière froide émanait de son corps couleur de pâle améthyste, qui brûlait d'un feu intérieur. Les larges ailes, transparentes comme les parois d'une bulle de savon, réfractaient la luminosité propre de la créature en un réseau de couleurs chatoyantes.

Bottes eut une exclamation de ravissement pur et simple, mais le commentaire de Kennedy fut comme toujours éminemment pragmatique.

– Dites donc! N'importe quel musée paierait une fortune pour une beauté pareille. Vous croyez qu'il y en a d'autres dans le coin?

Le papillon s'était posé dans les hautes herbes, où une faible lueur indiquait encore sa présence. Prudemment, les deux hommes avancèrent dans cette direction.

Ils semblaient avoir atteint une sorte d'alpage, dont ils ne distinguaient toutefois ni la taille ni les contours. Un

autre papillon, puis un autre encore se mirent à luire, à miroiter, puis s'envolèrent, chassés par approche bruyante des deux hommes à travers les herbes.

– Comme un rêve de bulles vivantes, murmura Bottes. Ne serait-il pas affreux d'attraper ces beautés et d'en étouffer la vie ardente ?

– Pour un jeune homme de votre taille, vous n'avez pas plus de sens pratique que... Bon-jour !

Cette dernière exclamation abasourdie n'était pas sans cause.

Kennedy avait jeté un coup d'œil de côté. Debout entre deux arbres minces, une main sur chacun se tenait une silhouette si exquise et inattendue qu'un instant les deux hommes purent sans conteste douter de sa réalité.

C'était une jeune fille de quinze ou seize ans – si l'on pouvait lui attribuer un âge en fonction des critères humains, et, selon Bottes, rien n'était moins sûr. Elfe ou humaine, toutefois, elle était très belle. La peau aussi blanche que celle d'Astrid, la femme de Biornson, elle observait les arrivants de ses splendides yeux noirs, sans crainte, mais avec une curiosité et une surprise qui égalaient les leurs.

Tout autour de la brume noire de ses cheveux flottaient des papillons lumineux. L'un, accroché à son bras nu, agitait lentement les ailes.

Remis de sa surprise initiale, Kennedy supposa les insectes liés à elle par des fils très fins, comme en utilisent les femmes des tropiques pour s'attacher des lucioles dans les cheveux. Pour Bottes, en revanche, elle n'évoquait pas moins que l'esprit fait chair de ces créatures, et les retenait donc à son côté par un lien des plus naturels.

Le vêtement qui la couvrait suggérait d'ailleurs, par ses plis verts délicats, l'aspect duveteux d'un corps de papillon, et le collier qui ornait sa gorge fine semblait lui-même abriter de douces flammes; les pierres précieuses lisses et ovales qui le composaient étincelaient au rythme d'un souffle lent.

Sous son aspect rude, le grand Irlandais roux dissimulait tout le romantisme, toute la capacité d'adoration de ses ancêtres celtes. Immobile, les yeux écarquillés, il osait à peine respirer de crainte de voir cette vision s'élever devant la lourde tenture de la nuit et partir à la dérive au-dessus du pré.

Kennedy avait d'autres idées en tête. Pour lui, la jeune fille n'était qu'une jeune fille et les merveilleux papillons de pratiques lanternes dont l'éclat lui révélait un objet fort désirable.

– Quelles opales! s'exclama-t-il à mi-voix. Regardez ça, mon vieux! Cette Indienne a une fortune autour du cou. Par Jupiter, voilà comment nous allons régler nos comptes avec Biornson! Il a des mines d'opales dans ces collines et, pour je ne sais quelle raison, il ne veut pas qu'on l'en sache détenteur. Vous aviez raison, pour une fois, mon garçon! Nous sommes tombés tout droit sur son précieux secret!



## CHAPITRE III

### Les gardiens des collines

Avant que Bottes ne pût comprendre ce qu'il voulait dire ni deviner ses intentions, Kennedy avait franchi la courte distance qui les séparait de la magnifique apparition. Telle une enfant n'ayant jamais été effrayée par la brutalité, la créature le regarda approcher avec une curiosité grave, les yeux agrandis.

Quand il referma une main sur son épaule et l'autre sur le collier, toutefois, elle poussa un petit cri et voulut reculer. Les papillons s'agitèrent, affolés, frénétiques, éblouissant l'agresseur de leurs corps étincelants, battant son visage de leurs ailes irisées. Il lâcha le collier pour les frapper, les écarter.

Bottes, enfin, se jeta en avant, mais il n'eut pas le temps de rejoindre son compagnon : une détonation sèche fit voler en éclat le lourd silence de la nuit. La balle siffla si près de sa tête que Kennedy bondit en arrière et leva les mains d'instinct.

– Gardez-les en l'air ! ordonna une voix sévère.

L'Irlandais, qui s'était figé en entendant le coup de feu, vit une silhouette blanche indistincte s'avancer à

grands pas. Devant elle, d'autres papillons étincelaient et, à leur lumière spectrale, le nouveau venu se révéla être Biornson.

Le départ de ses invités n'était finalement pas passé inaperçu et, à en juger par le fusil encore fumant qu'il pointait sur eux et la détermination brutale de son attitude, il comptait reprendre sur-le-champ son rôle de geôlier.

En le voyant, la femme-papillon lança un trille de plaisir bas, tel un oiseau. Elle se mit à parler en une langue aux intonations douces, chargée de sons liquides et musicaux, inconnue de deux de ses auditeurs.

Biornson lui répondit dans le même langage, quoique avec un accent plus dur, forcé, non sans garder les yeux et le fusil braqués sur Kennedy. Quand il se tut, son interlocutrice lui répondit brièvement, puis il détourna le canon menaçant en direction de Bottes, resté immobile depuis son arrivée.

– Mettez-vous là, vous ! Près de votre ami.

L'Irlandais obéit. Il savait quelle impression la scène avait donnée : un homme dérobant ses pierres précieuses à la jeune fille, l'autre se précipitant pour épauler ce vol méprisable.

– Monsieur Biornson, commença-t-il, je n'avais aucun désir de...

– Silence, espèce de grande brute rousse. J'ai des yeux et j'ai vu ce qui se passait ici. Sans surprise, d'ailleurs. J'ai pris votre mesure quand je vous ai vu franchir mon portail. À présent, tournez-vous, tous les deux. Voyez-vous cette lanterne ?

Mis en page par Soft Office,  
cet ouvrage a été achevé d'imprimer  
en France par CPI, 27650 en Mesnil-sur-l'Estrée  
pour le compte de Marie Barbier Éditions.  
Dépôt légal : mai 2021